

JESUS-CHRIST, MODELE DU PREDICATEUR

Ce n'est pas le fond, mais la forme des paroles du Sauveur que je me propose d'étudier. Ce qui m'y frappe surtout, c'est l'absence complète de ce que nous appelons art oratoire. Jésus ne fait pas de discours, il parle ; je dirais volontiers : en parlant il agit. Point de division, point d'arrangement prémédité, ni exorde, ni péroraison.

Si donc on veut prendre Jésus pour modèle, on devra parler en chaire au lieu d'y prêcher. Ce précepte, si simple en théorie, est très difficile à mettre en pratique, parce qu'il exige un oubli de nous-mêmes, la répudiation de notre propre gloire, l'absence de toute prétention à produire de l'effet. Il ne faut rien moins qu'un cœur régénéré pour y consentir. Et encore ! ... Mais je ne veux ici m'ériger en juge de personne, je constate seulement ceci : c'est que [82] Jésus ne *prêchait pas*, dans le sens que nous attachons d'ordinaire à ce mot. Encore une fois, il *parlait*, tantôt à la foule, tantôt à ses disciples, parfois à un seul auditeur, et sa parole ne faisait aucun effort pour s'élever de la Samaritaine aux apôtres, et des apôtres à la foule. Ses idées ne sont pas plus profondes, ses formes plus soignées dans sa parabole du Semeur que dans son entretien avec Simon-Pierre

Si l'absence d'art oratoire est bien le premier caractère de la prédication de Jésus, nous serons donc réduits, dans cette étude, à des observations de détail, ce qui ne veut pas dire qu'elles seront sans importance. Je les rattacherai à trois chefs : le prédicateur, l'auditeur, et le sujet traité. Je commence par ce dernier.

Et d'abord, ce qui me frappe, c'est que Jésus, au lieu de traiter des sujets, traite (qu'on me permette l'expression), traite des personnes. Il ne parle pas de la rédemption, mais du Rédempteur ; il ne discourt pas sur l'humilité, mais sur les humbles ; il ne dit pas le pardon des injures est une vertu, mais bien : [83] « Aimez vos ennemis. » En un mot, il ne se place jamais devant des idées, mais toujours en face d'êtres vivants. Remarquez, par exemple, le Sermon sur la montagne. Jésus y disserte-t-il sur la pauvreté d'esprit, sur les afflictions, la débilité, la miséricorde, la pureté de cœur, les persécutions, etc. ? Rien de tout cela ; mais il s'écrie : « Bienheureux les pauvres en esprit, les affligés, les débonnaires, les miséricordieux. »

Cette différence me paraît capitale, quant à la nature des choses, et quant au but de la prédication.

En effet, les vertus et les vices, les dogmes et les préceptes, n'ont par eux-mêmes aucune existence. Retranchez les saints et les pécheurs, Dieu et Satan, et tout le reste n'est qu'abstraction. Il n'existe rien qui soit la rédemption, mais il y a un Rédempteur. Le brigand sur la croix a été sauvé, bien qu'il n'ait ni entendu ni prononcé le seul mot de foi. Ces expressions abstraites sont des formules algébriques du langage, elles peuvent donner des idées, mais non pas des sentiments ; communiquer un système, mais non pas le salut ; et de plus, elles ont [84] l'inconvénient d'exposer l'auditeur à se croire chrétien, parce qu'il comprend le christianisme¹.

Je dis plus : souvent les abstractions ne donnent pas plus de pensées que de sentiments. On se retire froid après les avoir entendues, tandis que, traiter des personnes est un moyen infaillible de faire naître l'intérêt. L'immense majorité des hommes éprouve un besoin si

¹ Si l'on me faisait remarquer que Paul n'a pas toujours agi de la sorte dans ses épîtres, je répondrais d'abord que des épîtres ne sont pas des sermons, et ensuite que j'aime mieux imiter le Maître que l'apôtre.

profond d'entendre parler d'êtres vivants, qu'il faut parfois créer ces êtres pour communiquer les idées ; Jésus l'a fait lui-même. De là ses paraboles où les êtres supposés donnent un corps aux doctrines.

Bien des prédicateurs modernes font le contraire : ils éliminent les personnages et les faits de la Bible, pour leur substituer les dogmes théoriques qu'ils en ont déduits. Si vous voulez vous convaincre de l'opposition qu'il y a entre la marche de Jésus-Christ sur ce terrain et la tendance de nos prédicateurs, comparez [85] seulement une table de matières d'un volume de sermons écrits au XIX^e siècle avec le sommaire des chapitres d'un évangile, et vous verrez contraster les idées, d'un côté, et les faits de l'autre. J'emprunte un exemple au meilleur de nos écrivains. J'ouvre le premier volume qui me tombe sous la main², et je lis :

« Le Regard.
L'Affection selon l'esprit.
Le Fidèle achevant les souffrances de Christ.
La Philosophie et la Tradition.
Les Précautions de la foi.
La Perfection fantastique.
Les Pierres du temple.
Un Peuple et l'Humanité.
L'Utilitarisme chrétien.
Jésus invisible.
La Grâce et la Foi.
La Colère et la Prière. »

Prenez maintenant l'Évangile selon saint Jean, consultez-en les sommaires, en vous arrêtant aux discours du Sauveur, et vous y verrez que Jésus parle, non de la nouvelle naissance, mais de l'homme né de nouveau ; non [86] de l'adoration en esprit, mais des adorateurs en esprit, non de l'aveuglement spirituel, mais des aveugles spirituels, non des fausses doctrines, mais des mercenaires, etc. Quand une pensée abstraite se rencontre sur son chemin, Jésus la transforme encore en un être vivant : « Je suis la porte, je suis la résurrection, je suis la vie. » Jamais de dissertation métaphysique, toujours l'action, le mouvement des personnages. Tel est le trait saillant qui me frappe dans la prédication du Sauveur. Je ne m'y arrête pas davantage.

J'écris pour des lecteurs intelligents. Des sujets traités par Jésus-Christ, passons aux auditeurs qu'il instruit.

Bien que Jésus enseigne toujours la même vérité, il varie à l'infini ses moyens de la faire pénétrer ; et son point de départ est toujours pris dans la nature de ses auditeurs. Il les traite selon leur degré d'intelligence et de moralité ; il tient compte de leurs préjugés, de leur profession, et partant de là, il les oblige à marcher, au lieu de les porter lui-même. Loin de leur reprocher leur faiblesse spirituelle, leur ignorance religieuse, il se met à leur hauteur, [87] à leur point de vue, et les amène, d'après leurs propres principes, à reconnaître qu'ils sont dans l'erreur, et à découvrir eux-mêmes la vérité que Jésus n'a pas même énoncée. S'il lui arrive de condamner, c'est uniquement les Pharisiens hypocrites, qu'il regarde comme perdus sans retour.

² Il s'agit des « Etudes évangéliques » de A. Vinet.

Quelques exemples feront mieux comprendre ma pensée. Un jeune seigneur, tout fier de ses mérites, vient demander à Jésus quelle œuvre il doit faire encore pour être parfait et acquérir ainsi l'héritage de la vie éternelle.

Jésus, qui sait que tout homme est pécheur, et qui, par conséquent, donne gratuitement la vie éternelle aux croyants, dira-t-il à ce jeune homme : Tu es dans une grande illusion, tu n'as pas fait le bien, tes motifs sont entachés d'égoïsme et de vanité, tu as accompli des actes extérieurement bons, mais seulement dans la limite de tes convenances ; dans toute ta conduite il n'y a aucun dévouement, aucun amour, aucune abnégation ; tu as besoin d'être pardonné, même de tes prétendues bonnes œuvres ; le pardon et la grâce de Dieu seuls peuvent te sauver ? Je le [88] demande : est-ce là le langage de Jésus ? Tant s'en faut. Ce langage, bien que conforme à la vérité, n'eût pas été compris de ce jeune homme ; il eût blessé son orgueil, et finalement laissé dans les ténèbres celui que Jésus voulait éclairer.

Le Sauveur, au contraire, part du principe de ce jeune seigneur, que l'homme peut être sauvé par ses œuvres parfaites, et il lui demande d'accomplir la loi. Pour qu'il en apprécie mieux toute la difficulté, il en énumère les commandements ; et pour lui faire sentir la faiblesse humaine, Jésus refuse pour lui-même, ici considéré comme simple docteur, le titre de bon. Rien ne réussit encore à ouvrir les yeux du jeune présomptueux, qui prétend même avoir observé toute la loi dès sa jeunesse. Parvenu à ce point de la conversation, qu'aurait répondu un de nos prédicateurs ? Sans doute quelque chose comme ceci : « Tu es un orgueilleux, tous les hommes sont pécheurs, etc. » Jésus point. Il se place si complètement au point de vue du pauvre aveugle spirituel, qu'il nous est dit même « qu'il l'aima » ! Oui, il l'aima sans doute [89] comme on peut aimer un homme sincère qui se trompe et dont on a pitié. Pour le mettre sur la voie de la vérité, Jésus continue à le suivre dans la voie de l'erreur pour le faire se heurter au terme contre une impossibilité ; et il lui dit « Il te manque une chose, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela, viens et suis-moi ayant chargé ta croix. » Ici, Jésus touche au but qu'il s'était proposé. Il a fait sentir à ce jeune homme son impuissance, et il l'a mis dans l'alternative, ou de crier grâce et pardon, ou de se retirer emportant dans sa conscience le trait qui pourra le ramener plus tard souffrant et humilié aux pieds du Sauveur.

Jésus va plus loin-dans cette voie. Au lieu de répondre aux paroles, il répond aux pensées, il va chercher dans le fond de l'âme de ses auditeurs ce qu'ils y cachent, ou même ce qu'ils ignorent. Il ne se contente pas de triompher en apparence, il veut vaincre en réalité ; non pas imposer silence, mais persuader.

C'est ainsi que plus d'une fois il nous est dit que, devinant la pensée secrète des [90] Pharisiens, Il y fit telle réponse que ceux-ci ne réclamaient pas : par exemple, dans Marc, à l'occasion des Scribes, se demandant *en eux-mêmes* pourquoi cet homme blasphème en prétendant pardonner les péchés ; dans Luc, chez Simon le Pharisien, mettant en doute que Jésus soit un prophète ; dans Jean, où le Sauveur répond aux apôtres avant même qu'ils l'aient interrogé sur cette question : « Qu'est-ce que cela veut dire, dans peu de temps ? »

Cette remarque me paraît d'autant plus importante que nos prédicateurs font souvent le contraire. Ils s'inquiètent beaucoup moins de convaincre que de confondre, ils répondent plus aux paroles qu'aux pensées, ils prendront même avantage d'une expression incorrecte, et, pourvu qu'ils puissent espérer dans leur auditoire quelques complices prêts à les applaudir, cela leur suffit. Eh bien ! je ne crains pas de le dire : c'est manquer de bonne foi ; surtout c'est manquer d'amour pour les âmes qu'on vise plutôt à humilier qu'à sauver.

A ce soin remarquable de prendre l'auditeur où il se trouve, Jésus ajoute une sagesse, je dirai même une habileté que je [91] signalerai dans deux circonstances seulement.

La première est sa rencontre avec Pierre, après sa résurrection sur les bords du lac de Génézareth. Le Sauveur veut reprocher à son apôtre son triple reniement, non pour l'en accabler, mais pour féconder son repentir. Lui en parler directement n'aurait d'autre résultat que d'imposer silence au coupable ; aussi Jésus n'en dit-il pas un mot : loin de là, il porte l'entretien sur l'amour du disciple et sur la charge que lui confie le maître : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Mais par cette question, faite une seconde fois, Jésus laisse entrevoir le droit qu'il a de douter de l'affection de Pierre ; et en la répétant une troisième fois, il rappelle, à ne pouvoir s'y méprendre, le triple reniement. Ainsi, sans en rien dire, le Sauveur réveille le souvenir de la faute dans la conscience de Simon, l'oblige à s'accuser lui-même, et le dispose par l'humilité, à plus de vigilance. Il y a là non moins de tendresse que de sévérité.

Que tout cela est loin de notre manière de procéder, soit en chaire, soit ailleurs ! Placés [92] dans une circonstance semblable, comme nous aurions été heureux d'apostropher nos paroissiens ! comme nous aurions volontiers joué le rôle de juge, de maître, nous disciples de ce Jésus qui n'a pas même un reproche pour l'apôtre qui l'a poussé sur Golgotha !

Voici mon second exemple. Des Pharisiens amènent au temple une femme adultère, et font à Jésus une question insidieuse qui, résolue dans un sens ou dans l'autre, doit leur fournir le moyen de l'accuser auprès du gouverneur ou devant le grand-prêtre. Jésus devine leur pensée. Il pourrait la révéler à haute voix devant le peuple assemblé, et faire honte à ces agents provocateurs ; mais non, il les confond, tout en déposant dans leur conscience le germe d'un repentir qui, plus tard, pourra les conduire au Sauveur : « Que celui de vous qui est sans péché, leur dit-il, jette le premier la pierre contre elle. » Et eux se sentant repris intérieurement, se retirent comme Jésus l'avait prévu, condamnés par eux-mêmes et non par le prédicateur.

Je voudrais caractériser par un mot ces diverses observations sur la manière dont Jésus [93] traite ses auditeurs, et je crois trouver ce mot dans cette parole du Maître lui-même : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. » D'après cette parole profonde, tout homme arrive à la vérité dans la proportion où il aime le bien.

Remarquez que je dis dans la proportion où il l'aime, et non dans la mesure où il le fait. Le brigand sur la croix, au moment où il censurait son compagnon, lui rappelant leurs crimes communs, aimait le bien ; aussi était-il prêt à croire en Jésus. Or, tel est le sens de la parole que je viens de citer. Jésus n'y dit pas : Celui qui *fait*, mais celui qui *veut* faire la volonté de mon Père.

Nous ne réussissons donc auprès de nos auditeurs qu'en les prenant au point où ils en sont de cet amour du bien. Nous irions en vain opposer aux pécheurs scandaleux la loi spirituelle qui condamne jusqu'aux intentions ; en vain nous dirigerions contre les incrédules les paroles de la Bible : ce sont des flèches [94] Ils nous répondraient qu'à leur point de vue, ils repoussent, non la Parole de Dieu, mais le livre par nous décoré de ce nom.

Je sais que la Parole sainte a une vertu propre ; mais cette vertu en rapport avec l'âme humaine, n'agit qu'autant qu'il y a harmonie entre cette Parole et les dispositions de son lecteur. Si son efficacité était magiquement irrésistible, il suffirait de mettre tous les versets de

la Bible dans une urne pour ensuite y puiser au hasard et en jeter un à la tête de chacun de nos auditeurs.

Au reste, Jésus donne lui-même le précepte que nous venons de déduire de sa pratique. Après avoir mis ses instructions à la portée de ses apôtres et leur avoir demandé s'ils l'ont compris, Il ajoute : « Tout Scribe qui est bien instruit pour le royaume des cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes » ; en d'autres termes, des instructions appropriées aux besoins, aux lumières des auditeurs.

Cette règle est si simple qu'il semble superflu d'insister. Oui, mais cette règle obligerait [95] les prédicateurs à sortir de la routine ; et tout en l'approuvant, bon nombre ne la suivront pas. Ils trouveront beaucoup plus facile de procéder par citations et affirmations ; plus commode. d'user d'une panacée universelle pour tous les malades, au risque d'en tuer quelques-uns.

Je me suis quelquefois demandé en écoutant certains sermons, ce qu'un étranger y comprendrait ? Je me suis mis à sa place ; je me suis efforcé d'oublier pour le moment tout ce que j'avais lu de théologie, je me suis fait homme du monde ignorant, mais désireux de s'instruire ? Eh bien ! je le déclare, dans cet état d'esprit, je n'ai rien compris, rien goûté à presqu'aucun de ces discours ; et quand j'ai pu consulter un auditeur venu pour la première fois entendre une de ces prédications, j'ai pu me convaincre que lui non plus n'y avait rien compris ni rien goûté. Il avait été frappé d'un détail auquel je n'avais pas même songé ; il avait pris à rebours la parole de l'orateur, et somme toute, il s'était retiré sans soupçonner même ce qu'était pour nous l'Évangile ! [96]

On me dira peut-être : Faut-il donc perdre de vue nos fidèles pour nous préoccuper du passant ? Non ; mais il y a dans la nature humaine un fonds commun où le prédicateur doit se tenir. Le cœur, la conscience, la raison, plus ou moins développés, se retrouvent chez tout le monde. Mais si vous allez puiser des arguments dans le Lévitique juif, dans les arguties de la logique ou même dans la philosophie allemande, je vous le garantis d'avance, vous serez inintelligible pour la foule ; et le pire c'est que vous n'aurez pas le droit de le lui reprocher. Ce n'est pas elle qui doit s'élever jusqu'à vous ; mais c'est vous qui devez vous abaisser jusqu'à elle.

Quel admirable modèle encore ici que celui du Sauveur ! Quelle simplicité, quel naturel ! Après dix huit siècles, est-il aujourd'hui un lecteur qui ne comprenne pas l'*Enfant prodigue*, le *bon Samaritain*, ou même le *Sermon sur la montagne* ? Jésus a-t-il emprunté aux docteurs de son temps les subtilités de leurs commentaires ? Jamais ! Les champs, la famille, les usages les plus vulgaires de la vie, voilà le trésor où il prend ses images. [97] Ses paroles, assez profondes pour épuiser les méditations des savants, sont cependant à la portée des plus illettrés. Hélas ! elles sont si populaires, que bien des prédicateurs auraient honte aujourd'hui de ne pas paraître les dépasser ! Qui prêche aussi simplement que Jésus-Christ a prêché ? Qui pourrait dire : Il n'y a pas dans mon auditoire une servante, un paysan qui ne m'aient compris ? Personne. Pourquoi ? Parce que personne ne s'oublie assez lui-même pour ne songer qu'à ses auditeurs ; ce qui me conduit à étudier notre sujet sous le troisième point de vue, celui de l'orateur.

Si jamais prédicateur eut quelque droit à parler de sa personne, à la rehausser, certes c'est bien Jésus-Christ. Il semble même qu'il devait y être conduit par la nature de sa doctrine ; car enfin Jésus n'était pas venu pour parler, mais pour sauver. Et cependant, malgré

sa grandeur propre, malgré le rôle important (que dis-je, important ?), malgré le rôle unique qu'il joue dans le salut de l'homme, Jésus, dès qu'il parle de lui, parvient non à se produire, mais à s'effacer. Il se fait petit, il parle beaucoup des autres, peu de [98] lui-même. Lui, que les apôtres nomment le Fils de Dieu, s'appelle le fils de l'homme ! Il déclare qu'il ne peut rien faire de lui-même, et que s'il se glorifiait, sa gloire ne serait rien ; il se qualifie une fois, et c'est pour dire : « Je suis doux et humble de cœur. » Devant son simple précurseur, il incline la tête pour être baptisé ; à Judas venu pour le trahir, il dit : « Mon ami, qui t'amène ? » à Satan lui-même, il répond avec calme par des citations. Jamais il ne se redresse pour dire : Écoutez comme je parle bien, pense juste et me dévoue admirablement ! Sur la croix même pose-t-il comme tel prédicateur pose en chaire ? Aussi, ne craint-il pas de prendre un style populaire. Impossible de saisir en lui une prétention littéraire. S'il colore ses idées, s'il répète ses formes, s'il dramatise ses enseignements, c'est toujours pour le bien de ses auditeurs, pour en être compris et non pas admiré.

A ce sujet, qu'on me permette de citer un fait appartenant à l'histoire moderne.

Nous avons tous admiré, soit, à la lecture, soit à l'audition, les éloquents discours d'un [99] pieux prédicateur que Dieu vient de rappeler à lui. Nous avons tous été aussi émus par ses *adieux*. Mais pourquoi ce dernier écrit nous a-t-il touchés si profondément ? Est-ce parce que les paroles en ont été prononcées sur un lit de souffrance ? Cela se peut dire pour quelques lecteurs. Mais remarquez que la plupart n'ont pas vu souffrir le prédicateur. A quoi donc attribuer la puissance extraordinaire de ses derniers discours sur le cœur même des absents ? Je le dirai pour moi-même, et pense ainsi le dire pour beaucoup d'autres : *Les adieux d'Adolphe Monod m'ont édifié plus que tous ses discours, précisément parce qu'il y avait là moins de style et plus de simplicité.*

Oui, quand on vient me parler de mes intérêts éternels, j'éprouve le besoin d'entendre l'homme et je me défie de l'orateur. Je ne veux pas qu'on me charme, je veux qu'on m'instruise : je suis là, non pour m'extasier devant vous, mais pour être converti à Dieu ; et si malheureusement vous me faites penser à votre talent, le vrai but est manqué, vous me mettez au service de votre réputation au lieu [100] de vous consacrer vous-même à l'œuvre de mon salut. Or, ce n'est pas pour vous prédicateur, c'est pour moi auditeur, que cette chaire chrétienne est dressée, et vous êtes mon ministre, mon serviteur !

Ainsi donc en résumé, traiter des êtres, non des idées ; – se mettre à la portée de l'auditoire, – et s'effacer soi-même, tel est en trois mots l'exemple que Jésus donne aux prédicateurs.

De ces trois préceptes, le dernier sera unanimement applaudi ; c'est précisément celui qui risque le plus de n'être pas pratiqué. Voilà ce qui fait ma crainte, voilà ce qui peut rendre inutile tout ce que je viens d'écrire. Le prédicateur voudra-t-il renoncer à sa petite vanité en vue du salut éternel des âmes ? Telle est la grande question.

Elle s'adresse à deux catégories de prédicateurs : ceux dont le cœur a été changé par l'Esprit de Dieu et ceux restés ce qu'ils ont toujours été. En terminant, je présenterai une seule réflexion à chacune de ces deux classes, commençant par la dernière. [101]

C'est vous-même que vous prêchez en prenant pour texte Jésus-Christ. Vous voulez qu'on dise dans le monde : il parle bien, c'est un grand orateur, et pour cela vous vous

démenez en chaire. Eh bien ! il faut que vous le sachiez : vous n’y réussirez pas. Personne ne se laisse prendre à vos semblants. Alors même que vous singeriez le naturel et la simplicité, le tact de vos auditeurs leur ferait sentir encore que c’est une simplicité et un naturel affectés ; et vous n’en resteriez pas moins à leurs yeux un histrion. Vous aurez marché en sens inverse de votre but : vous serez non admiré, mais critiqué en votre absence par ceux-mêmes à qui votre présence arrache un compliment.

– Que faire donc ?

– Tout simplement se convertir ; sentir son péché, sa condamnation devant Dieu, accepter son salut en Christ ; enfin prendre au sérieux pour soi-même ce que depuis des années on ne prêche pas sérieusement aux autres.

Mais, déjà converti, désirez-vous un conseil pour exhorter avec fruit votre auditoire ? Je ne saurais vous en offrir d’autre que celui que je veux prendre pour moi-même. [102]

Le grand moyen de succès dans nos prédications, c’est de nous déprendre de nous-mêmes pour ne songer qu’au salut de nos âmes immortelles que nous avons le privilège d’instruire. Si nous pouvions y parvenir, certes, alors, nous serions simples et sérieux en chaire. Mais en attendant que Dieu nous ait donné plus de désintéressement par sa grâce et par nos luttes, n’y aurait-il rien à faire pour affranchir notre amour-propre dès mécomptes dont le menace la simplicité dans nos prédications ? Car telle est bien la cause de notre boursoufflure. Nous craignons de ne pas intéresser en parlant, au lieu de réciter. Si nous étions assurés de gagner autant d’approbateurs par le naturel que par le factice, nous serions naturels. Comment donc obtenir cette assurance ? Le voici : c’est en nous préparant mieux avant de monter en chaire. Si notre sujet était longuement élaboré, si nous possédions bien notre matière ; si nos idées étaient claires, notre plan complet, notre cœur chauffé par la méditation, et surtout si nous nous étions assuré l’onction du Saint-Esprit par la prière, nous aborderions la chaire [103] sans appréhension, nous nous y maintiendrions sans crainte de manquer de développements, sans préoccupation de produire l’intérêt. L’esprit libre, calme, nous marcherions droit au but ; nos allures elles-mêmes commanderaient le respect ; et, toujours plus maîtres de nous parce que en avançant le sujet nous saisisait toujours davantage, nous deviendrions aussi maîtres de l’auditoire, et finirions par le conduire avec une joie commune au but désiré. Quand nous réussirons, nous en serons encouragés : si nous échouons parfois, nous l’oublierons bien vite. Heureusement, un mauvais sermon prêché dimanche dernier ne nous ôte pas l’espoir d’en faire un bon dimanche prochain. La chute, comme la marche, devient ainsi un stimulant. Je résume donc mon avis en deux mots : préparons-nous davantage ; alors notre amour-propre sera moins exposé, et nous permettra plus volontiers de rester simples.

Jusqu’ici je n’ai guère parlé que de la vigilance du prédicateur sur lui-même, peut-être pourrait-on croire que j’accorde trop au travail. Dans ce cas, qu’on se détrompe, je compte avant tout sur la prière faite avec foi [104] pour obtenir le secours du Saint-Esprit. Si j’en ai peu parlé, c’est qu’entre chrétiens cette condition est toujours sous-entendue. Toutefois, en terminant, je tiens à exprimer ma profonde persuasion, que sans une intervention de l’Esprit de Dieu, tous nos efforts resteront vains et nos prédications ne seront que des cymbales retentissantes.